

sacrés, vouloir faire de l'esthétique, sans toucher aux questions philosophiques et historiques, étudier les hommes en dehors du milieu où ils ont vécu, en dehors de leur nationalité, c'est se condamner de gaité de cœur à ne faire qu'une critique incomplète et vulgaire, surtout lorsqu'on s'occupe d'une littérature comme celle des Hébreux où la poésie et l'action, le poète et l'homme n'étaient jamais dédoublés.

Aussi éprouve-t-on, en parcourant le livre de M. Plantier, un sentiment pénible à voir tous ces prophètes, ces législateurs, ces rois transformés en espèce d'*hommes de lettres*. A tout moment il nous parle de leur lyre et de leur Muse. Ainsi, après nous avoir longuement dépeint David emporté par la triple ambition de l'administration de la politique et de la guerre, il ajoutera : « David ne pouvait sacrifier à la poésie que les haltes de ses campagnes, ses repos sous la tente, à la suite d'une victoire ou dans l'intervalle de deux engagements, les interruptions jetées par le hasard dans la succession de ses affaires, et parce que ces moments étaient toujours aussi rapides qu'ils étaient rares, il était impossible que sa Muse, (toujours les Muses) s'exhalât en accents prolongés. L'enthousiasme devait passer sur lui comme la brise du soir sur la harpe éolienne, ne ravissant à son âme que des notes brisées et fugitives. »

Je laisse de côté cette raison singulière et puérile donnée par M. le professeur pour expliquer comment David *voua*, d'après son langage, *les préférences de son génie à la composition lyrique*, et pourquoi, par exemple, il n'a pas fait une épopée en vingt-quatre chants, mais je demande au lecteur s'il n'est pas disposé à plaindre ce pauvre roi David qui n'avait pour *sacrifier à la poésie* que le peu d'instant que lui laissaient ses affaires. Comme cette grande figure du roi-prophète est rapetissée! vous lui avez ôté son sceptre, sa couronne, son glaive, et, pour les remplacer, vous lui donnez une plume, une Muse, une lyre, et vous le faites travailler à *la composition lyrique*. Il n'y a pas jusqu'à *cette langourense* et surannée métaphore de la harpe éolienne qui ne contribue à donner une fausse idée du caractère de la poésie de David chez qui, certes, le sentiment n'exclut pas la force.

En ce qui est de l'érudition, on ne peut pas adresser à M. Plantier le reproche d'avoir voulu éblouir son lecteur par l'étrangeté des citations; mais il a encouru le reproche contraire, celui de n'avoir pas fait, pour les incruster dans son style, un choix de textes assez précieux, assez rares. Un lambeau de phrase arraché à une préface de M. de Lamartine, quelques lignes de M. Poujoulat, ou d'un article de la *Revue des Deux Mondes*, ou bien encore quelques mots empruntés à M. Villemain, particulièrement affectonné par l'auteur, tout cela ne suffit pas à défrayer convenablement un volume absolument dépourvu de théories.

M. Plantier est, avant tout, rhéteur par le fond et par la forme. Par le fond : de là, cette absence d'idées générales, d'aperçus nouveaux; son regard manque de cette pénétration qui perce les voiles, saisit les secrets du génie, de cet instinct d'assimilation qui met le critique en rapport avec l'homme qu'il étudie et l'époque où il a vécu. M. Plantier n'a pas non plus un système esthétique en vertu duquel il juge et compare, un ensemble de vues et de principes sur la poésie, sur le beau, qui ressorte de la lecture de son livre. Rhéteur par la forme : de là, cette période qui n'a plus de fin, période compassée à phrases incidentes correspondantes, période où le mot a plus de valeur comme remplissage symétrique et sonore que comme idée, où l'image est perpétuellement étendue sur le style comme une couche épaisse de vernis qui en allourdit les plis et l'empêche de coller à la pensée. C'est le style classique de la pire espèce. Un seul homme de génie peut-être l'a manié avec puissance, c'est Cicéron qui n'était pas seulement un grand orateur, mais un grand philosophe,